

Études françaises

L'École littéraire de Montréal et ses mythes

François Couture et Pierre Rajotte

Presse et littérature : la circulation des discours
dans l'espace public
Volume 36, numéro 3, 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/009729ar
<https://doi.org/10.7202/009729ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN 0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, F. & Rajotte, P. (2000). L'École littéraire de Montréal et ses mythes. *Études françaises*, 36(3), 163–183. <https://doi.org/10.7202/009729ar>

Résumé de l'article

Résumé L'histoire de L'École littéraire de Montréal (1895-1935) reste encore aujourd'hui largement tributaire de certains lieux communs que se sont transmis des générations d'historiens. Le présent article vise à reconsidérer certaines de ces idées reçues, à questionner les principaux mythes associés à l'École. Il remet en question notamment les supposées origines « tavernesques » du groupe, le fameux triomphe d'Émile Nelligan lors de la quatrième soirée publique, le tournant régionaliste annoncé par la revue *Le Terroir* de 1909 et l'indifférence qui plane au-dessus de sa troisième période d'activité dans les années 1920. Il propose ainsi une relecture de l'histoire de l'une des associations littéraires les plus importantes du début du xx e siècle au Québec.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés © Les Presses de l'Université de Montréal (2002)

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'École littéraire de Montréal et ses mythes

FRANÇOIS COUTURE
PIERRE RAJOTTE

La fondation de l'École littéraire de Montréal en 1895 marque un moment charnière dans l'histoire littéraire du Québec. Selon Jacques Blais, c'est au sein de ce groupe qu'on trouve les « premiers artisans du modernisme¹ ». « C'est, d'une manière toute symbolique, estiment Jean Éthier-Blais et Pierre de Grandpré, le xx^e siècle qui entre dans la littérature française-canadienne². » Il s'agit en fait, pour reprendre les mots de Michel Biron, « de la première aventure relativement structurée d'un groupe d'écrivains canadiens-français décidés à promouvoir la littérature en la soustrayant autant que faire se peut aux prérogatives cléricales ou politiques³ ».

Malgré l'importance de l'École littéraire de Montréal dans la vie littéraire de la fin du xix^e siècle et du début du xx^e siècle, son histoire reste à faire. Certes, avec la fin de l'École en 1935, l'un des membres fondateurs, Jean Charbonneau, publie un ouvrage qui retrace les origines, les animateurs et les influences du mouvement. Cet ouvrage constitue l'une des principales sources de documentation auxquelles se réfèrent les historiens, mais il doit être utilisé avec une attention

1. Jacques Blais, « Poètes québécois d'avant 1940 en quête de modernité », dans Yvan Lamonde et Esther Trépanier (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, IQR, 1986, p. 18.

2. Jean Éthier-Blais et Pierre de Grandpré, « La poésie, de 1900 à 1930 », dans Pierre de Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, t. II (1900-1945), Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1968, p. 34.

3. Michel Biron, « La romance du libéralisme : poésie et roman au tournant du siècle », dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 151.

particulière, car Charbonneau s'ingénie à manipuler les faits à son avantage, comme nous le verrons plus loin. Au début des années 1960, les Archives des lettres canadiennes consacrent un tome à l'École littéraire de Montréal, mais rappelons, pour mémoire, que seul l'article de Paul Wyczynski, une étude de 25 pages, propose une synthèse historique du mouvement. La suite du volume est composée de monographies portant sur les différents membres de l'École. Depuis, seule Bernadette Guilmette⁴ a offert une étude documentée de l'École, sans toutefois renouveler sensiblement l'interprétation de Charbonneau et de Wyczynski. Il s'ensuit que les chercheurs qui se sont intéressés à l'École littéraire de Montréal tiennent à peu près tous un discours semblable. Tous distinguent au moins trois périodes importantes dans la vie de l'École. La première, de 1895 aux environs de 1900, est marquée par des débuts enthousiastes et la tenue de cinq séances publiques fort populaires qui vont mener à la publication, en mars 1900, d'un volume collectif intitulé *Les soirées du Château de Ramezay*⁵. C'est aussi au cours de cette période qu'Émile Nelligan devient membre de l'École et qu'il est, dit-on, porté en triomphe lors de la quatrième soirée publique. La seconde période, de 1908 à 1913, est marquée par la fondation de la revue *Le Terroir*, ce qui a fait dire aux historiens que l'École, qui jusqu'alors avait été animée par un désir de « renouveau littéraire », adoptait un tournant régionaliste et terroiriste. Enfin la troisième période, qui va de 1919 à 1926⁶, a été complètement ignorée par l'histoire littéraire, alors que l'École accueille pourtant une nouvelle génération en son sein.

Les recherches que nous poursuivons dans le cadre du projet « Les réseaux et les cercles littéraires au Québec⁷ », nous ont amenés à reconsidérer certaines idées reçues au sujet de l'École littéraire de Montréal. Compte tenu de l'espace dont nous disposons pour le présent article, nous nous limiterons à questionner les principaux mythes associés à l'École, soit ses origines « tavernesques », le triomphe d'Émile Nelligan

4. Bernadette Guilmette, « L'École littéraire de Montréal », dans *Les littératures de langues européennes au tournant du siècle : lectures d'aujourd'hui, série C, l'optique nord-américaine, Cahier 1, La perspective critique québécoise*, Ottawa, 1985, p. 19-50.

5. Cet ouvrage a été réédité en 1999 aux Éditions Fides.

6. L'École littéraire de Montréal a officiellement cessé ses activités en 1935. Néanmoins, entre 1927 et 1935, l'École se limite à un cercle de vieux amis, sans occuper d'espace sur la place publique.

7. Projet de recherche de l'Université de Sherbrooke subventionné par le Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche (FCAR) et par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

lors de la quatrième soirée publique, le tournant régionaliste annoncé par le revue *Le Terroir* de 1909 et l'indifférence qui plane au-dessus de sa troisième période d'activité.

Les origines « tavernesques »

Depuis l'article de Louvigny de Montigny⁸ et surtout l'ouvrage de Paul Wyczynski⁹, il est d'usage d'attribuer la naissance de l'École littéraire de Montréal à un groupe de jeunes hommes qui se réunissaient dans les tavernes du Quartier latin sous le vocable des « Six Éponges ». Ainsi, des historiens comme Jean Éthier-Blais et Pierre de Grandpré écriront par la suite que « l'École littéraire de Montréal est sortie des tavernes d'étudiants de la rue Saint-Denis et de l'ancien Quartier latin¹⁰ ». De plus, on trouve à l'origine de cette association une prise de conscience linguistique dans laquelle Marie-Andrée Beaudet voit une intention première « [d']imposer la définition légitime du français littéraire au Québec¹¹ ». D'ailleurs, Charbonneau écrit en 1935 que « la génération de 1895 savait à quoi s'en tenir sur l'état des esprits à ce moment [...]. Elle se sentait confiante en l'avenir et proclamait hautement ses droits à la défense de la langue française en ce pays¹². »

Cette image d'un groupe de jeunes qui cherchent à renouveler la littérature tout en défendant la langue française et qui se réunissent dans les tavernes pour ébaucher leur projet révolutionnaire n'est pas sans rappeler le modèle décadent et symboliste français. Or, dans les faits, nous ne sommes pas en présence d'un groupe uniforme, monolithique. Il existe certes une filiation entre le groupe des Six Éponges et l'École, mais si ce cercle est partie prenante de l'histoire de l'École littéraire de Montréal, il n'en est pas la seule origine.

La liste des membres de l'École à ses débuts n'a jamais été retrouvée. Mais étudions celle en date du 10 septembre 1896, la plus ancienne. Nous y voyons les noms de Germain Beaulieu (président), Louvigny

8. Louvigny de Montigny, « Émile Nelligan and the École littéraire de Montréal », *Saturday Night*, 1^{er} novembre 1942, p. 32.

9. Paul Wyczynski, *L'École littéraire de Montréal*, Montréal et Paris, Fides, (1961) 1972, p. 13-15.

10. Pierre de Grandpré et Jean Éthier-Blais, « L'École littéraire de Montréal », dans Pierre de Grandpré, *op. cit.*, p. 45.

11. Marie-Andrée Beaudet, *Langue et littérature au Québec 1895-1914. L'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, Montréal, l'Hexagone, 1991, p. 110.

12. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal. Ses origines, ses animateurs, ses influences*, Montréal, Éditions Albert Lévêque, 1935, p. 29.

de Montigny (secrétaire), Henry Desjardins, Gustave Comte, Albert Ferland, Édouard-Zotique Massicotte, Georges-A. Dumont¹³, Louis-Joseph Béliveau¹⁴, Jean Charbonneau, Pierre Bédard, Paul de Martigny, Alfred Desloges, Charles Gill, Joseph Melançon et Arthur de Bussières¹⁵. Si Montigny, Desjardins, Charbonneau, Martigny et probablement Desloges¹⁶ appartiennent bien au groupe des Six Éponges, il n'en va pas de même pour les autres membres de cette liste. Gill, Melançon et Bussières n'ont pas fait partie du premier contingent de l'École, mais y ont été admis au cours de sa première année. Comte gravitait autour des éponges. Il reste Beaulieu, Ferland, Massicotte, Dumont, Béliveau et Bédard¹⁷ qui forment un autre groupe associatif distinct des éponges que nous nommerons « groupe de Sainte-Cunégonde ». C'est en fait la conjonction de ces deux entités ayant chacune leurs caractéristiques propres qui donnera naissance à l'École littéraire de Montréal.

Le groupe des Six Éponges n'aurait existé que brièvement, essentiellement pendant l'année 1895. Les membres de ce cénacle sont des sortants du Collège Sainte-Marie qui se destinent pour la plupart à l'étude du droit à l'Université Laval de Montréal. Ils ont à ce moment entre 19 et 23 ans. En plus des six éponges principales énumérées précédemment, d'autres littérateurs en herbe se joignent irrégulièrement au groupe, dont probablement Gustave Comte et Albert Laberge. À la fondation de l'École, les « épongistes », encore aspirants poètes, n'ont aucune publication à leur actif, outre quelques poèmes dans *Le Samedi*, sous des pseudonymes. Il n'en va pas de même des membres du second groupe, celui de Sainte-Cunégonde.

13. Réginald Hamel, dans son édition des procès-verbaux de l'École, retranscrit « D. W. Dumont ». Il s'agit bien sûr de Georges-A. Dumont qui sera membre du groupe du début à la fin.

14. Hamel retranscrit « H. J. Béliveau ».

15. École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance*, réunis par Réginald Hamel, Montréal, Librairie de l'Université de Montréal, 1974-1975, p. 2

16. Il manque à cette liste le nom d'Alban Germain. Jacques Michon et Micheline Cambron identifient tous deux Germain Beaulieu comme la sixième éponge (Voir Jacques Michon, *Émile Nelligan : les racines du rêve*, Montréal/Sherbrooke, Presses de l'Université de Montréal/Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1983, p. 19; Micheline Cambron, « Présentation », dans École littéraire de Montréal, *Les soirées du château de Ramezay*, 2^e éd., Montréal, Fides, 1999, p. 10). La chose nous semble improbable, puisque Beaulieu appartenait au réseau de Sainte-Cunégonde (comme il sera démontré plus loin) et, selon la narration de Charbonneau, les éponges ne connaissaient pas encore Beaulieu au moment où a germé l'idée d'une école littéraire.

17. Auxquels il faudrait ajouter le nom d'Amédée Denault, présent lors de la fondation de l'École, même s'il est admis membre le 27 mai 1898 seulement (École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance*, op. cit., p. 23). Il était présent à la réunion du 1^{er} octobre 1896 (*ibid.*, p. 4).

Petite ville sise entre Montréal et Saint-Henri, Sainte-Cunégonde a été le foyer d'une modernité insoupçonnée qui devance les activités des « Six Éponges » et de l'École littéraire de Montréal. Il s'y est formé un groupe associatif qui, tout en ayant laissé peu de traces d'une existence formelle, formait un réseau que l'on peut reconstituer à travers des revues comme le *Recueil littéraire*, *L'Écho des jeunes* et *La Feuille d'érable*, ainsi que dans les publications individuelles de ses membres.

Dès la première série du *Recueil littéraire*, en 1888-1889, on trouve le nom d'Édouard-Zotique Massicotte, secrétaire de la rédaction, associé à celui de Victor Grenier, éditeur-proprétaire et plus tard directeur. Au début de l'année 1891 paraît le second *Recueil littéraire*, dirigé cette fois par Pierre Bédard. Massicotte collabore régulièrement à la revue et y publie d'ailleurs son « Croquis d'hiver », probablement le premier poème en prose québécois. Amédée Denault (sous le pseudonyme de Jules Saint-Elme), Germain Beaulieu et Albert Ferland sont aussi du sommaire.

C'est à la fin de l'année 1891 que débute la parution de *L'Écho des jeunes*, revue à la facture décadente également publiée à Sainte-Cunégonde. Elle a pour but « d'apprendre à la jeunesse à tenir une plume avec avantage¹⁸ ». Dans un article qui étudie cette revue étonnante, Michel Pierssens et Roberto Benardi soulignent avec justesse que « les ambitions pédagogiques ici affichées ne peuvent pas ne pas faire penser à ce qu'il en sera quelques années plus tard de la mission autoproclamée de l'École littéraire de Montréal¹⁹ ». On trouve dans les pages de cette revue dirigée par Alex. Gerbée alias Victor Grenier, Paul de Varès (pseudonyme que Pierssens et Benardi attribuent à J.-G. Boissonneault²⁰), Cabrette, Jean Cris et Keep Pushing (tous trois Massicotte), Marc Hassin (Denault), Béral L'Enfer (Albert Ferland) et Germain Beaulieu, qui deviendront tous, à l'exception du premier, membres de l'École. Le dernier numéro de *L'Écho* est daté d'octobre-novembre 1895.

Le même groupe d'écrivains se retrouve ensuite en 1896 à *La Feuille d'érable*, une revue qui n'a paru que six fois, entre le 25 avril et le 25 juin. Propriété de Louis-J. Béliveau, elle a pour rédacteur en chef Jehan Dutaillis (toujours Denault). Parmi ses collaborateurs, on remarque

18. Paul de Varès (J.-G. Boissonneault), cité par Michel Pierssens et Roberto Benardi, « *L'Écho des jeunes* : une avant-garde inachevée », *Études françaises*, vol. XXXII, n° 3, automne 1996, p. 44.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*, p. 40, note 50. Boissonneault deviendra membre de l'École en 1898.

Beaulieu, Béliveau, Gustave de Juilly (J.-G. Boissonneault), Denault, G.-A. Dumont, Ferland et Massicotte. On annonce à deux reprises la collaboration de Pierre Bédard²¹, que nous n'avons pas retracé. Dans leur inventaire de la presse québécoise, André Beaulieu et Jean Hamelin présentent *La Feuille d'érable* comme « la tribune de l'École littéraire de Montréal²² », mais dans les faits cette revue est plutôt le dernier lieu où s'affiche le groupe de Sainte-Cunégonde avant son intégration définitive au sein de l'École.

Les liens tissés au sein des périodiques mentionnés se retrouvent également dans les œuvres de certains des « cunégondistes ». Ainsi, il est révélateur que le livre de Pierre Bédard, *Librairie Sainte-Henriette : études et récits*²³, paraisse en 1890 chez le libraire Georges-A. Dumont et que trois des textes qui y sont présentés soient dédiés à Victor Grenier, à É.-Z. Massicotte et à P. G. Roy. De même pour le premier recueil d'Albert Ferland, *Mémoires poétiques*, qui paraît en 1893 chez « Pierre-J. Bédard, imprimeur-relieur » et dont les poèmes offrent des dédicaces à Massicotte, à Beaulieu et à Denault. Mentionnons enfin que ces mêmes écrivains tentaient, à la fin de 1895 et au début de 1896, de mettre sur pied un cercle littéraire, le « Cénacle de la Nouvelle-France », qui regroupait à tout le moins Bédard, Ferland et Massicotte²⁴.

Nous sommes donc en présence d'un groupe associatif dont le réseau s'étend à quelques revues littéraires entre 1888 et 1896. Ses membres sont connus du public, soit par leur collaboration aux différents périodiques de la région montréalaise, soit par des publications individuelles²⁵. De plus, ces « cunégondistes » qui feront le saut dans l'École littéraire de Montréal (Beaulieu, Bédard, Béliveau, Boissonneault, Denault, Dumont, Ferland et Massicotte) ont en moyenne neuf ans de plus que les « épongistes », c'est-à-dire entre 23 et 37 ans lors de la fonda-

21. Dans le n° 1, p. 6-7, et le n° 6, p. 125.

22. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, t. IV, 1896-1910, Québec, Presses de l'Université Laval, 1979, p. 7.

23. Pierre Bédard, *Librairie Sainte-Henriette : études et récits*, Montréal, G.-A et W. Dumont, [s.d.].

24. Voir Fonds Albert-Ferland, Bibliothèque nationale du Québec, cote 004/029/004, lettre de É.-Z. Massicotte, Montréal, 2 octobre 1895; 004/028/021, lettre de P.-J. Bédard, Montréal, 28 novembre 1895, 11 décembre 1895 et 9 janvier 1896. Micheline Cambron et François Hébert mentionnent également dans leur préface à la nouvelle édition des *Soirées du château de Ramezay* (op. cit., p. 10) une trace de ce cercle dans les *Spicilèges* de Massicotte.

25. La *Librairie Sainte-Henriette* de Bédard et les *Mémoires poétiques* de Ferland ont déjà été mentionnées. Ajoutons au tableau la monographie sur *La cité de Sainte-Cunégonde de Montréal* de Massicotte (1893), *Lueurs d'aurore* de Denault (1893) et les *Loisirs d'un homme du peuple* de G.-A. Dumont (1888).

tion de l'École. Contrairement aux étudiants des « Éponges », ces écrivains ont une carrière professionnelle, ils gagnent leur vie²⁶. De plus, ils ont déjà fait leur petite révolution littéraire au sein du *Recueil littéraire* et de *L'Écho des jeunes*. Massicotte a publié ses textes les plus décadents dans *L'Écho* et s'intéresse maintenant de plus en plus à la botanique. Dumont est un historien qui publie ses « Miettes de l'histoire » depuis 1888. Amédée Denault s'est reconverti au christianisme en 1893. Les cunégondistes ne s'apparentent pas à des révolutionnaires des lettres.

Dès les débuts, la cohabitation des deux groupes crée des dissensions au sein de l'École, comme en témoigne la rivalité entre Albert Laberge et Albert Ferland. Laberge s'est lié d'amitié avec les « épongestes » pendant les années 1892-1895, particulièrement avec Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau. On attribue d'ailleurs à Laberge les trois comptes rendus de réunions des Six Éponges publiés dans le *Samedi*²⁷ et dans le *Journal des étudiants*²⁸ et signés A.D.L.²⁹. Probablement après la publication dans *Le Samedi* en avril 1895 d'une « Silhouette macabre » et d'une « Silhouette virgilienne », deux tableaux à saveur décadente, ses amis l'invitent à se joindre à la fondation de l'École. « Néanmoins, ayant essuyé une critique sans aménité de la part d'Albert Ferland qui ne transigeait pas avec la morale et trouvait inadmissibles les libertés de plume de Laberge qu'il tenait pour passablement licencieux, Laberge démissionna³⁰. » Ce dernier a livré cette anecdote à Paul Wyczynski en 1958 en expliquant son comportement de cette façon :

26. Beaulieu et Massicotte sont avocats, Dumont est libraire, Bédard est médecin, Denault est journaliste, Ferland est dessinateur.

27. A.D.L., « Aventures véridiques d'un groupe d'éponges », *Le Samedi*, vol. VII, n° 12, 24 août 1895, p. 10; n° 16, 21 septembre 1895, p. 3.

28. Luy d'Avel, « Aventures véridiques d'un groupe d'Éponges. Reproduit du *Samedi* et continué spécialement pour les *Étudiants* », *Journal des étudiants*, vol. I, n° 14, 25 janvier 1896, p. 6; n° 15, 1^{er} février 1896, p. 4; n° 16, 8 février 1896, p. 6.

29. Cette attribution a néanmoins été contestée par Paul Wyczynski lors du colloque « Autour de l'École littéraire de Montréal », tenu à l'édifice Saint-Sulpice de la Bibliothèque nationale du Québec les 23 et 24 avril 1999, sur la foi d'une entrevue réalisée avec Laberge dans laquelle celui-ci niait la paternité de ces articles. Il nous semble que le pseudonyme A.D.L. pourrait tout aussi bien convenir à Alfred Desloges. De plus, lorsque les comptes rendus en question sont repris dans le *Journal des étudiants*, l'auteur signe Luy d'Avel, un pseudonyme relativement transparent qui pourrait cacher quelqu'un du nom de Daveluy.

30. Madeleine Ducrocq-Poirier, *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958 : recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, p. 782. Il faut noter que les procès-verbaux de ces premières séances de l'École n'ont pas été retrouvés à ce jour et sont présumés irrémédiablement perdus.

J'en ai assez des propos de Ferland et je me dis que s'il voulait fonder une congrégation, il était libre de le faire, mais que moi je n'en ferais pas partie, non que j'étais favorable à ce qu'il voulait interdire mais parce que n'aime [*sic*] pas qu'on me passe la bride sur la tête³¹.

Peut-on rattacher à cet épisode celui où Ferland prononce à l'École une conférence sur « Le Laid et le Ridicule »? Le procès-verbal de la séance du 5 novembre 1896 nous apprend que

M. Albert Ferland fait de la philosophie. Son étude sur « le Laid et le Ridicule » est des plus philosophiques, aussi les esprits sont-ils très attentifs à suivre le conférencier à travers les recoins obscurs du Laid et du Ridicule. On fait plusieurs remarques qui montent au nez de M. Ferland. La discussion devient si animée que le Président doit y mettre fin³².

Sont-ce les « épongistes » qui s'opposent aux idées de Ferland? Le procès-verbal ne donne pas de détails supplémentaires. Une chose est néanmoins certaine : la critique au sein de l'École peut être rude, voire acerbe, et des conflits esthétiques surgissent entre les membres. L'ouverture d'esprit et la modernité qui caractérisent, nous dit l'histoire littéraire traditionnelle, l'École à ses débuts nous apparaît toute relative. En fait, dès ces débuts, l'École littéraire de Montréal est une entité composite : deux générations, deux groupes différents et autant de préférences esthétiques que de membres. Les tensions entre démarches novatrices et sursauts réactionnaires constituent la base même de l'histoire de l'École, sa raison de vivre : favoriser la marche de l'écrivain dans la direction qu'il s'est choisie.

Alors, comment ces deux groupes sont-ils entrés en contact? La meilleure piste à ce sujet demeure la version de Charbonneau. Après avoir assisté à un banquet politique, Jean Charbonneau et Paul Lemoigne de Martigny, dégoûtés par la piètre qualité des discours prononcés, ébauchent l'idée d'une association qui permettrait aux aspirants poètes de faire leurs classes, de se familiariser avec les classiques et les modernes, d'exercer leur plume³³. Le lendemain, ils font part de leur projet à Louvigny de Montigny, « déjà lancé dans le mouvement littéraire³⁴ ». Ce dernier les conduit à l'étude des avocats Beaulieu et Massicotte, dont « la personnalité [...] s'était depuis longtemps affirmée par la publication, dans certains périodiques, d'œuvres que la

31. Albert Laberge, lettre à Paul Wyczynski, 18 juillet 1958. Cité par Madeleine Ducrocq-Poirier, *op. cit.*, p. 782.

32. École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance*, *op. cit.*, p. 8.

33. Voir Jean Charbonneau, *op. cit.*, p. 24-27.

34. *Ibid.*, p. 26.

jeune génération jugeait définitives et qui plaçaient leurs auteurs sur un piédestal qu'elle voulait bien leur dresser³⁵ ». Ensemble, ils décident d'inviter tous les écrivains montréalais à une assemblée au cours de laquelle le projet sera discuté, ce qui deviendra la première séance de l'École, à la salle du recorder du Palais de justice de Montréal, le 7 novembre 1895. Sans avoir la liste des personnes présentes à cette première assemblée, on peut facilement supposer que Massicotte et Beaulieu y ont invité leurs amis cunégondistes.

Épongistes et cunégondistes partageaient tout de même un point en commun : le désir de se faire connaître. On sait en effet que dès les débuts de l'École, « la nécessité pour les poètes de se trouver un public semble compter davantage que les querelles esthétiques³⁶ ». Dans son journal intime, Joseph Melançon écrit le 7 février 1896, alors qu'il revient d'une réunion de l'École : « Il faut se grouper en vue de se faire connaître, disent-ils. Besoin de réclame³⁷. » L'arrivée de Wilfrid Larose à la présidence en 1898 et les cinq séances publiques qu'il organise, entre décembre 1898 et avril 1900, soit au Château Ramezay, soit au Monument national (où aura lieu la seconde séance), ne sont pas étrangères à cette recherche de reconnaissance publique. Les soirées attirent des foules nombreuses fortement encouragées par la presse, qui loue unanimement et les conférenciers invités et les jeunes poètes de l'École. « Grâce à ces jeunes hommes, écrit *La Patrie*, nous sommes désormais assurés d'avoir une littérature nationale avouable, alors que jusqu'à ce jour l'usurpation de ce vocable ne servait guère qu'à nous ridiculiser dans le monde des lettres³⁸. » Dans l'édition du 21 avril 1900, *Le Monde illustré* reproduit en première page les photographies en médaillon des membres de l'École littéraire. L'École se révèle alors un lieu « auréolé du prestige du savoir et de la culture³⁹ ».

Le triomphe d'Émile Nelligan

De tous les membres de l'École littéraire de Montréal, Émile Nelligan est sans doute le plus connu. Pourtant, comparé à celui de la plupart

35. *Ibid.*, p. 27. Charbonneau ajoute : « Intimidés, nos jeunes prosélytes se sentirent mal à l'aise lorsqu'ils franchirent le seuil de l'étude de Germain Beaulieu et de É.-Z. Massicotte [...] ». Il s'agit d'un témoignage supplémentaire à l'effet que Beaulieu ne fréquentait pas le groupe des Six Éponges.

36. Jacques Michon, *op. cit.*, p. 21.

37. Romain Légaré, « Lucien Rainier, poète de l'art pur et de l'âme chrétienne », dans Paul Wyczynski, *op. cit.*, p. 87.

38. *La Patrie*, 30 décembre 1898.

39. Michel Biron, *loc. cit.*, p. 161.

des autres membres, son passage au sein de cette association a été bref (soit de 1897 à son internement en 1899) et marqué, en dehors des séances publiques, par un certain désintérêt envers les activités du groupe. La quatrième soirée publique de l'École joue pour beaucoup dans ce rapport établi par l'histoire littéraire entre le poète et l'École. Lors de cette soirée du 26 mai 1899, Nelligan déclame son poème « La romance du vin » et reçoit alors, disent les historiens, une ovation triomphale. Trois mois plus tard, il est interné. On connaît la suite. Ce bref moment de gloire, associé à cette chute vertigineuse, est pour le moins tragique. Aussi a-t-il particulièrement marqué l'imaginaire collectif des Québécois. Comme le mentionne Jean Larose, les commentateurs et mythographes de Nelligan, « sans doute eux-mêmes déterminés par ce mytheme de la "chute du sommet", relient toujours directement la chute du 9 août au triomphe du 26 mai. Crime et châtiement? La chute est-elle garante de l'authenticité du triomphe⁴⁰? » Le 26 mai 1999 s'est tenue à Montréal, sur les lieux même de l'événement, une célébration visant à commémorer le centenaire de ce triomphe de Nelligan.

Or y a-t-il vraiment eu un triomphe? En dépouillant les périodiques qui les jours suivants font un compte rendu de la soirée, on ne trouve aucune allusion au triomphe de Nelligan. Les journalistes insistent plutôt sur les œuvres des membres aînés de l'École, notamment Desaulniers, Gill⁴¹, Larose et Massicotte. Dans *Le Monde illustré* du 10 juin, par exemple, le journaliste et critique De Marchy structure son compte rendu de la soirée « en pla[çant] les écrivains par ordre de mérite. Le premier en titre est M. Gonzalve Desaulniers. Sa poésie La Chevrette, qui touche au poème, l'a placé hors de pair, l'a mis en tête de tous ses collègues de l'école et même en dehors de ce cercle⁴². »

Suit alors une analyse de la poésie de Desaulniers. Louvigny de Montigny et Charles Gill sont classés respectivement deuxième et troisième, ce qui leur vaut également une analyse de leur poésie. Viennent ensuite Jean Charbonneau et Arthur de Bussièrès, et finalement Nelligan, tout juste avant Albert Ferland. De Nelligan, De Marchy dira une seule phrase : « M. Émile Nelligan est un peu sorti du genre où je m'étais imaginé qu'il confinait ses rêveries. » Certes, on pourrait prétendre que le critique éprouve une certaine antipathie pour la poésie de Nelligan. Pourtant les comptes rendus dans les autres périodiques

40. Jean Larose, *Le mythe de Nelligan*, Montréal, Les Quinze, 1981, p. 111.

41. Voir *La Patrie*, 27 mai 1899, p. 9.

42. De Marchy, « L'École littéraire », *Le Monde illustré*, vol. 16, n° 788, 10 juin 1899, p. 82.

tiennent à peu près le même discours ou la même absence de discours. Comment, dans ces circonstances, parler de triomphe ?

En fait, ce n'est que trois ans plus tard, soit en 1902, dans la série d'articles que Louis Dantin consacre à l'œuvre de Nelligan, qu'on trouve la première allusion au triomphe de ce dernier. Dantin écrit alors :

J'ai vu un soir Nelligan en pleine gloire. C'était au Château Ramezay, à l'une des dernières séances publiques de l'École littéraire. Je ne froisserai, j'espère, aucun rival en disant que le jeune éphèbe eut les honneurs de la soirée. Quand l'œil flambant, le geste élargi par l'effort intime, il clama d'une voix passionnée sa *Romance du vin*, une émotion vraie étreignit la salle, et les applaudissements prirent la fureur d'une ovation⁴³.

Sans mettre en doute la parole de Dantin, il y a tout de même lieu de questionner son objectivité. On sait, en effet, quelles sont alors les motivations de celui que Réjean Robidoux appelle le « critique, créateur, père et sauveur du poète Émile Nelligan⁴⁴ ». Dans sa série d'articles qui deviendra en 1904 la préface de la première édition des poésies de Nelligan, Dantin écrit : « Si nous voulons avoir nos grands hommes, aidons à les faire. C'est un lieu commun que la gloire est une vapeur, une fumée ; encore faut-il quelqu'un pour souffler les bulles et allumer les fagots. Je voudrais rendre à Nelligan cet humble service⁴⁵. » Malgré la justesse et l'authenticité de sa critique de l'œuvre de Nelligan, Dantin désire avant tout, comme il le dit lui-même, « servir la gloire de nos lettres et celle de notre malheureux ami⁴⁶ ». Par ailleurs, vingt-cinq ans plus tard, soit en 1928, Dantin publie une étude des cinq premières années de l'École littéraire de Montréal dans laquelle il ne fait aucune allusion au fameux triomphe de Nelligan⁴⁷. Autre époque, autre motivation ?

La seconde source à laquelle se réfèrent les historiens au sujet du triomphe de Nelligan est tirée de l'histoire de l'École littéraire de Mont-

43. Louis Dantin, « Émile Nelligan », *Les Débats*, 3^e année, n^o 148, 21 septembre 1902, p. 3.

44. Réjean Robidoux, « Introduction », dans Louis Dantin, *Émile Nelligan et son œuvre*, éd. critique de Réjean Robidoux, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1997, p. 28.

45. Louis Dantin, « Émile Nelligan », dans *Les Débats*, 3^e année, n^o 143, 17 août 1902, p. 2.

46. Louis Dantin, « Préface », dans *Émile Nelligan et son œuvre*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1925, p. XXXVII.

47. Louis Dantin, « Les débuts de l'École littéraire de Montréal I », *Le Canada*, Montréal, vol. XXVI, n^o 165, 16 octobre 1928, p. 4. Cet article et la suite « II », parue le lendemain dans le même journal, ont été publiés dans *Gloses critiques. Faits – Œuvres – Théories*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, p. 179-199.

réal que Jean Charbonneau publie en 1935. En fait, dans sa description de la quatrième soirée publique de l'École, Charbonneau oppose la débandade du conférencier Wilfrid Larose, dont le discours sur l'éducation américaine n'eut pas l'heur de plaire, au succès retentissant de Nelligan.

Ironie des choses! Émile Nelligan était présent ce soir-là. Sans laisser le temps au public de se remettre d'un malaise certain [à la suite de la conférence de Wilfrid Larose], il lança tout d'un trait, comme une manière de protestation, les strophes de quelques-uns de ses poèmes. Troublant contraste! [...] ce fut un délire dans toute la salle. Des acclamations portèrent aux nues ces purs sanglots d'un grand et vrai poète⁴⁸.

Fait curieux, dans les programmes annoncés par les périodiques, Nelligan n'intervient pas immédiatement après Larose⁴⁹. De plus, selon d'autres sources, le discours de Larose fut, contrairement à ce qu'en dit Charbonneau, chaudement applaudi. Le journaliste de *La Presse* estime que Larose « s'est acquitté très honorablement de sa tâche » et que « jamais [il] n'a été plus persuasif et plus intéressant⁵⁰ ». Le journal *La Patrie* du 27 mai insiste sur l'accueil plus que favorable réservé au discours de Larose : « des applaudissements prolongés ont salué la fin de la brillante et utile conférence du distingué Président de l'École littéraire. » Cet article de *La Patrie*, qui propose un long compte rendu de la soirée avec extraits et portraits, aurait, estime Micheline Cambron, « vraisemblablement été composé la veille, avant la séance, donc⁵¹ ». Pourtant, continue-t-elle, Charbonneau se réfère à ce texte pour se remémorer la quatrième séance publique de l'École. Par ailleurs, *La Minerve* publie un compte rendu plus bref qui sème le doute sur la performance de Larose. Or, Bernadette Guilmette « soupçonne le critique de *La Minerve* de n'avoir pas assisté à la séance qu'il décrit⁵² ».

Bref, on le voit, trop de contradictions nous empêchent d'établir une corrélation entre les sources et de reconstituer cette « soirée mythique où *La Romance du vin* aurait été lancée par Nelligan en réponse au

48. Jean Charbonneau, *op. cit.*, p. 51.

49. Le jour même de l'événement, *La Minerve* publie le programme de la soirée. Après la conférence de Larose, on trouve Jean Charbonneau avec deux poèmes, Charles Gill avec trois, Gonzalve Desaulniers et sa « Chevette » et, bon quatrième, Nelligan qui récitera trois poésies, « La romance du vin » étant annoncée comme la seconde, entre « Le Talisman » et « Rêve d'artiste ».

50. [Anonyme], « L'École littéraire de Montréal », *La Presse*, 15^e année, n^o 174, 27 mai 1899, p. 7.

51. Micheline Cambron et François Hébert, *loc. cit.*, p. 16.

52. Bernadette Guilmette, *loc. cit.*, p. 44, note 90.

pragmatisme étroit de la conférence de Larose⁵³ ». Il y a certainement un fond de vérité dans cette histoire de triomphe, mais aussi, on peut le supposer, une part de mythification. Reste maintenant, pour autant que cela soit possible, à documenter la démystification.

Le tournant terroiriste

Un autre lieu commun entretenu par les historiens, au sujet de l'École a trait à son tournant régionaliste, avec la fondation par ses membres de la revue *Le Terroir* en 1909. Selon Paul Wyczynski, « après les tendances symbolistes et parnassiennes des premiers jours, l'École s'oriente vers la tradition de Beauchemin et de Ferland : elle opte pour le régionalisme qui se propose de "trouver l'âme du peuple"⁵⁴ ». Selon Maurice Lemire, « le climat de liberté qui permit l'avènement d'Émile Nelligan n'anima pas longtemps la dite École littéraire, car les infiltrations d'éléments terroiristes ne tardèrent pas à la ranger sous la bannière du régionalisme. En 1909, elle se dotait d'une revue qui révélait au grand jour ses orientations nouvelles, *Le Terroir*⁵⁵. » Robert Lahaise parle pour sa part d'une École à cette époque « profondément terroiriste⁵⁶ ». Bernadette Guilmette écrit à son tour : « Amorcée sous le signe du renouveau, l'École littéraire de Montréal vit très tôt resurgir en son sein une poussée irrésistible qui exprimait la fidélité aux anciennes valeurs. [...] Le Québec avait une âme et cette âme, c'était la littérature du terroir⁵⁷. »

Quelques chercheurs nuancent cette question du tournant régionaliste. En 1980, Annette Hayward fait remarquer que « le régionalisme adopté par l'École littéraire de Montréal reste plus ouvert, plus libéral et surtout de tendance plus moderne du point de vue de la forme que celui prôné par la Société du Parler français⁵⁸ ». « Virage régionaliste, oui, mais non radical, estime pour sa part Jacques Blais. Car si les collaborateurs du *Terroir* souhaitent l'avènement d'une littérature nationale et d'une langue autonome [...], il se réclame aussi de l'art : "Notre maître sera l'art" et prônent l'adoption des codes esthétiques de l'heure⁵⁹. »

53. Micheline Cambron et François Hébert, *loc. cit.*, p. 16.

54. Paul Wyczynski, *op. cit.*, p. 24.

55. Maurice Lemire, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides, 1981, p. 73.

56. Robert Lahaise, *Guy Delahaye et la modernité littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1987, p. 110.

57. Bernadette Guilmette, *loc. cit.*, p. 30.

58. Annette Hayward, *Le conflit entre régionalistes et exotiques au Québec (1900-1920)*, Montréal, thèse de doctorat, Université McGill, 1980, f. 185.

59. Jacques Blais, *loc. cit.*, p. 22.

La publication de la revue *Le Terroir* en 1909 peut donner l'impression d'une récupération de l'École par le mouvement régionaliste qui commence à se constituer. Pourtant il y a lieu de nuancer cette interprétation. En fait, les textes qui paraissent dans la revue⁶⁰ et qui sont presque tous signés par des membres de l'École (153 des 160 textes) témoignent de l'hétérogénéité qui a toujours caractérisé le groupe. À côté des quelques poèmes terroiristes signés par Albert Ferland, Englebert Gallèze et Joseph A. Lapointe⁶¹, on retrouve la poésie à l'accent parnassien d'Alphonse Beaugard, d'Albert Dreux et d'Hector Demers, la poésie symboliste de Charles Gill et de Nelligan⁶², de même que la poésie intimiste à saveur mystique de Jean Charbonneau. La même diversité caractérise les textes en prose. Trouvent place dans les colonnes du *Terroir* quelques contes paysans, un récit de voyage en France d'Hector Demers, une comédie légère en un acte, un récit d'anticipation juridique qui se déroule en 1980 et deux extraits de *La Scouine*, d'Albert Laberge, roman qui ne sera pourtant pas reconnu comme un exemple de littérature régionaliste au sens strict de l'époque.

On peut se demander si la plupart des membres ne voyaient pas dans l'existence de la revue qu'un intérêt tout occasionnel, la facilité de publication. En 1909, J. Gonzailles de St-Germain, qui demande à être admis comme membre, écrit au président Germain Beaulieu :

J'ai foi dans la littérature canadienne et j'ai formé, caressé le projet de m'y adonner de toutes les forces de mon jeune talent. Je veux composer, publier, travailler, ciseler des vers. Mais pour cela, il me faut quelqu'un pour me guider, me protéger, me fournir l'occasion de publier. J'ai de suite pensé à vous et à votre revue mensuelle⁶³.

Publiée « sous la haute direction de l'École », la revue semble moins consacrée à la défense d'une vision programmatique qu'à encourager les membres à produire et à faciliter la publication de leurs productions. Non moins que des périodiques comme *La Feuille d'érable*, *Les Débats*, *Les Vrais débats* (ces deux derniers étant fondés par Louvigny de Montigny, membre fondateur de l'École) et *Le Monde illustré*⁶⁴ (dirigé

60. Voir François Couture, « La liberté niche-t-elle ailleurs ? L'École littéraire de Montréal, *Le Terroir* de 1909 et le régionalisme », *Voix et images*, vol. XXIV, n° 3 (72), printemps 1999, p. 573-585.

61. Même les productions les plus terroiristes, soit des poèmes comme « La soupe aux pois » de J.-A. Lapointe, « La catalogne » de Jules Tremblay et « Le mouton » d'Ernest Tremblay, suscitent le doute. S'agit-il de panégyriques sincères ou satiriques ? Les auteurs équivoquent-ils ?

62. En effet, on publie des inédits de Nelligan, qui est interné depuis quelques années.

63. École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance*, op. cit., p. 474.

64. Le 14 septembre 1898, l'École vote même des remerciements « à M. Picard pour les services qu'il a rendus à l'École, en sa qualité de rédacteur du *Monde illustré* ». *Ibid.*, p. 29.

pendant un certain temps par É.-Z. Massicotte, aussi membre fondateur de l'École), sur lesquels peuvent compter les membres pour publier leurs textes, *Le Terroir* participe au « besoin de réclame » du groupe. Les membres ne manquent d'ailleurs pas de profiter de ces diverses tribunes qui sont mises à leur disposition, et par la même occasion de marquer leur appartenance à l'École. À la séance du 25 mars 1898, Jean Charbonneau « demande que les membres s'obligent à mettre [...] “Membre de l'École littéraire” au-dessous de leur signature lorsqu'ils publient un article⁶⁵ ». Mais en dehors de cette obligation, les membres n'ont pas à faire la promotion d'un type particulier de littérature.

D'autres indices prouvent que l'École ne s'est pas rangée, comme on l'a souvent prétendu, sous la bannière du régionalisme. Ainsi, parmi les membres qui publient des recueils de poésie entre 1909 et 1913, dira Annette Hayward⁶⁶, quatre adoptent le régionalisme (Albert Ferland, Lionel Léveillé, Hector Demers et Louis-Joseph Doucet) et quatre optent pour une tendance plus universaliste (Albert Maillé, qui signe Albert Dreux, Alphonse Beauregard, Jean Charbonneau, W.-A. Baker). En 1910, Germain Beaulieu, membre-fondateur et influent de l'École, écrit dans *Le Nationaliste* : « En littérature, comme d'ailleurs dans les autres arts, toutes les écoles sont bonnes et toutes sont susceptibles de produire des chefs-d'œuvre⁶⁷. » Mais, surtout, que penser du geste d'Albert Ferland, sans contredit le membre le plus terroiriste du groupe, qui remet sa démission le 4 août 1909, soutenant qu'il ne se sent plus chez lui à l'École depuis plus d'un an, alors qu'on publie pour tant une revue intitulée *Le Terroir*?⁶⁸

Depuis près d'un an je ne me sens plus chez moi à l'École. Je suis comme un étranger. Après avoir été franchement libre-penseur, je suis revenu à la foi. [...] Ma foi, je le sais, tranche sur votre pessimisme. Mon patriotisme ne semble pas être le vôtre. [...] Après une bataille de cyclopes nous avons rédigé les statuts de l'École. Il est dit dans ces statuts qu'on ne discute pas les questions de politique ou de religion. Cela semble sagesse [...]. On a discuté de religion plus ouvertement qu'avant. Plus encore. Dans le *Terroir* et la *Semaine* quelques confrères, par des écrits lestes et peu chrétiens, ont compromis l'École⁶⁹.

65. *Ibid.*, p. 19.

66. Annette Hayward, *op. cit.*, f. 185

67. Germain Beaulieu, *Le Nationaliste*, 7, 8, 10 mai 1910, p. 3.

68. Il est à souligner que ce titre était d'ailleurs emprunté au titre du deuxième volume du *Canada chanté* de Ferland.

69. École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance*, *op. cit.*, p. 516.

À la suite de la condamnation par M^{gr} Bruchési du journal *La Semaine*, auquel ont collaboré plusieurs membres de l'École, Ferland juge compromettante son appartenance au groupe et décide donc d'y mettre un terme après 13 ans. Assez curieusement, au moment même où l'École, selon les histoires littéraires, adopte un tournant terroiriste, l'écrivain le plus terroiriste du groupe démissionne.

Cénacle réunissant diverses tendances, l'École ne cherche pas à constituer un mouvement consensuel, régionaliste ou autre, sur ce que devrait être la littérature canadienne-française. En 1898, dans son discours d'inauguration des séances publiques, le président de l'École littéraire, Wilfrid Larose, écrit :

Il est entendu qu'ici, nous sommes tous élèves les uns des autres, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de maîtres attirés. Que ce soit par telle ou telle voie, par les procédés de l'école classique, romantique, parnassienne, décadente ou naturaliste, nous poursuivons toujours la recherche du vrai, du bon et du beau, en toute liberté, comme en toute bonne foi, à la lumière de la discussion, de l'expérimentation et de la critique⁷⁰.

Jean Charbonneau témoigne également de cette « parfaite indépendance des esprits⁷¹ » qui caractérise l'École. En 1935, il écrit : « trop de forces contraires se sont heurtées au sein même de l'École dont l'ascendant fut sans doute une des raisons ajoutées à d'autres de sa désorganisation et de sa déchéance. Il y régna un manque visible de cohésion⁷². »

Une École en déclin

En ce qui a trait à la troisième et dernière phase d'activité de l'École, celle qui s'étend de 1919 à 1926, les historiens n'ont retenu presque rien. Ils l'ont oubliée ou réduite à l'extension insignifiante d'une vie déjà famélique à l'époque de la revue *Le Terroir*. Outre les travaux de Bernadette Guilmette⁷³, qui s'intéresse à Jean-Aubert Loranger et à sa participation à cette période de l'École, Jean Éthier-Blais et Pierre de Grandpré sont ceux qui s'avancent le plus lorsqu'ils écrivent, entre parenthèses :

70. Wilfrid Larose, « Discours prononcé à l'inauguration des séances publiques », *Les soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal & cie, 1900, p. xii.

71. Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada, tome deuxième : Études et problèmes. Avant et depuis la cession*, Montréal, Librairie Beauchemin limitée, 1918, p. 328 et p. 330.

72. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal, op. cit.*, p. 288.

73. Bernadette Guilmette, « La pénombre et l'équivoque : Jean-Aubert Loranger et l'École littéraire de Montréal », *Protée*, vol. XV, n^o 1, hiver 1987, p. 82-86.

(en attendant une troisième et dernière période au cours des années vingt, marquée par la parution, en 1925, du second recueil publié par le groupe : les *Soirées de l'École littéraire de Montréal*, période de tardive survie où l'École accueillera, auprès des fondateurs assidus, des noms que retrouvera la présente histoire littéraire : Albert Laberge, Henri Letondal, Berthelot Brunet, Claude-Henri Grignon, Philippe Panneton, Victor Barbeau⁷⁴).

Il est vrai que ce troisième moment dans la vie de l'École a été moins productif que les deux autres. Le volume collectif des *Soirées de l'École littéraire de Montréal* n'est pas le résultat de séances publiques saluées par la presse de l'époque, Nelligan n'y a pas brillé. En fait, ce volume, qui se veut « une expression aussi fidèle que possible de la vie intime de l'École Littéraire, un assemblage plus ou moins arbitraire des proses et vers lus chaque semaine, pendant les derniers douze mois⁷⁵ », est à peine représentatif de ce qu'a été l'École entre 1919 et 1925. Selon Réginald Hamel⁷⁶, qui a effectué le calcul, seulement 67 des 128 textes du volume ont effectivement été lus aux séances de l'École. De plus, il faut remarquer que Damase Potvin, Jules Tremblay, Louis-Joseph Doucet et W.-A. Baker, tous inclus dans l'ouvrage, ne se sont jamais présentés aux séances entre 1923 et 1925, que le nom d'Ubaldo Paquin n'est inscrit dans les procès-verbaux qu'à deux reprises pendant cette période et qu'Alphonse Beaugard est décédé en janvier 1924.

Pourtant, ces années sont riches en rebondissements. Le seul fait qu'une partie du groupe gravitant autour de l'Arche et de la revue *Le Nigog* (celle qui ne retranscend pas l'Atlantique après la Grande Guerre : Victor Barbeau, Berthelot Brunet, Louis Francœur, Jean-Aubert Loranger, Roger Maillet, Isaïe Nantais, Philippe Panneton et Ubaldo Paquin) trouve sa place au sein de l'École devrait suffire à attirer l'attention des chercheurs. Alors que s'est-il passé ? Pourquoi l'histoire littéraire traditionnelle a-t-elle dressé autour de l'École des années 1920 un tel mur d'indifférence ? Il est ici nécessaire de retourner à l'historien « officiel » de l'École, Jean Charbonneau.

Il est surprenant de voir à quel point les historiens s'appuient sur le texte de Charbonneau sans le questionner, sous prétexte que ce dernier a été le témoin de ce qu'il raconte. En ce qui concerne la troisième

74. Pierre de Grandpré et Jean Éthier-Blais, *loc. cit.*, p. 82. Notons que Éthier-Blais et de Grandpré font une erreur en incluant le nom d'Albert Laberge dans cette liste. Ce dernier a été admis à l'École en 1909, pendant la seconde période.

75. École littéraire de Montréal, *Les soirées de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, [s.é.], 1925, p. [7].

76. Réginald Hamel, « Divers tableaux 1924-1925 », dans *École littéraire de Montréal, Procès-verbaux et correspondance*, *op. cit.*, p. 383.

période de l'École, Charbonneau perd tout sens d'objectivité et transforme son ouvrage en un obscur règlement de comptes. D'abord, il ne faut pas oublier que Jean Charbonneau n'a pas toujours été actif au sein de l'École. Ses présences aux réunions sont clairsemées pendant l'année 1912 et deviennent rares en 1913, son nom n'apparaissant au registre qu'à trois reprises. Il revient au bercail pendant l'automne 1919 et l'hiver 1920, mais il disparaît ensuite pour de bon.

Le premier indice des dispositions de Charbonneau quant à la troisième vie de l'École survient à la page 76 de son ouvrage. Alors qu'il a exposé avec force détails les résultats des élections aux postes de président et de secrétaire depuis 1895, il s'interrompt subitement et annonce : « Après 1912, plusieurs élections donnent de nouveaux présidents. Nous ne croyons pas devoir en fournir la liste⁷⁷. » En fait, dans l'esprit (et le livre) de Charbonneau, l'histoire de l'École se termine en 1912. Après :

nous constatons avec tristesse que le juvénile enthousiasme qui présida à l'épanouissement de ses forces vives ne paraît plus se manifester avec la spontanéité de jadis. Elle décline rapidement. Or, ce déclin ressortit invariablement à la dispersion de ses meilleurs éléments [...]

Qu'on nous pardonne notre franchise⁷⁸.

Qui sont ces « meilleurs éléments » ? Charbonneau lui-même, bien sûr, qui ne participe plus à la destinée de l'École (ou presque) depuis 1912. On peut ajouter à la liste les noms de Louis-Joseph Doucet, parti pour Québec en 1911, de Hector Demers, de Gonzalve Desaulniers, de J.-A. Lapointe et de Charles Gill, décédé en 1918. Mais Georges-A. Dumont, Germain Beaulieu, Alphonse Beaugard, Albert Dreux, Albert Ferland (revenu à l'automne 1920) et Lionel Léveillé continuent de s'impliquer au sein du groupe. Pourtant, Charbonneau refuse catégoriquement de prendre en considération les activités de l'École après 1912 :

Et ainsi les années passèrent. La patine du temps commençait à sillonner les fronts. Un complet silence se fit. L'École avait apparemment accompli son œuvre. Et nous fermons les pages qui ont relaté dans leur ensemble les jours les plus remarquables de ses origines. Nous laisserons à d'autres le soin d'écrire la suite de son histoire, s'ils en ont les loisirs et le courage. Mais, en fait, les jours d'après 1912 présentent-ils assez d'intérêt pour arrêter l'attention ? Nous ne le croyons pas. Quoi qu'il en soit, ajoutons que des débris de feuillets d'archives nous sont restés de cette époque d'après 1912, où nous apprenons que l'École tente de nouveaux efforts afin de

77. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, op. cit., p. 76.

78. *Ibid.*, p. 82.

retrouver son ancien lustre, mais, qu'en somme, aucun résultat important n'a été obtenu de ses tentatives⁷⁹.

Ces paroles sont à la fois dures et injustes. Les « feuillets d'archives » auxquels il est fait mention constituent en réalité la partie la plus complète des procès-verbaux de l'École. Ceux rédigés par Henri Letondal au début des années 1920 fourmillent de détails sur l'atmosphère des réunions du cénacle. Il est possible que Charbonneau n'ait pas eu accès à cette partie des procès-verbaux, alors en la possession de Claude-Henri Grignon⁸⁰. Mais nous croyons que l'historien « officiel » de l'École cache des motifs plus subjectifs. D'ailleurs, il n'est fait aucune mention des *Soirées de l'École littéraire de Montréal*, tout de même le résultat le plus concret de ces années d'activités. Mais il est vrai que Charbonneau ne figure pas au sommaire de ce volume.

Plus loin, Charbonneau divulgue enfin sa pensée et ses raisons : un mépris de la nouvelle génération d'écrivains, celle du *Nigog*, qui s'est intéressée momentanément à l'École entre 1920 et 1924. L'historien leur livre une charge sans merci et critique vertement ses collègues d'avoir fait une place à ces fauteurs de trouble :

De jeunes écrivains, nouveaux venus, s'inscrivent parmi des noms anciens que nous retrouvons jusqu'à la dernière heure. Des opinions contraires s'affrontent. Sans s'accorder cette mutuelle confiance qu'on doit espérer dans des circonstances difficiles, on s'aborde avec des airs de défi. Il ne semble pas qu'une pareille fusion doive produire des fruits certains, au contraire. À plus d'une séance, on ne manque pas de soulever d'ennuyeuses disputes entre les anciens et les nouveaux, ce qui correspondrait à la querelle fameuse des anciens et des modernes, querelle qui, évidemment, provoque d'inutiles discussions plutôt qu'elle ne fait naître l'occasion d'un ralliement salutaire.

Ironie des choses ! Par une imprudence injustifiable, ou par un hasard malencontreux, l'École laisse s'introduire dans son sein un groupe turbulent et hostile qui sèmera de déplorables discordes délibérément concertées. Cette intrusion d'éléments étrangers à un moment où il faudrait se serrer les coudes répand le désarroi. Heureusement, ce malaise créé par un pédantisme de mauvais aloi, est de courte durée et amène des démissions en bloc ; mais on en a ressenti comme une impression de dégoût et d'indicible tristesse. Nous pouvons affirmer que l'École en subit un affront qu'elle ne devait jamais oublier⁸¹.

79. *Ibid.*, p. 83.

80. Le cahier des procès-verbaux du 25 septembre 1912 au 6 février 1923 se trouve aujourd'hui dans le Fonds Claude-Henri Grignon, Bibliothèque nationale du Québec, cote 246/31/11.

81. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, *op. cit.*, p. 83-84.

Les jeunes écrivains turbulents en question sont Berthelot Brunet, Philippe Panneton, Victor Barbeau, Louis Francœur et Roméo Boucher, qui démissionnent en bloc le 26 février 1925. Il est à noter que Charbonneau n'est pas présent à l'École lors des événements qu'il raconte. Ces sentiments hostiles envers la nouvelle génération lui viennent-ils d'un membre actif de l'École qui lui aurait rapporté le climat à l'intérieur du groupe ? Ou est-ce là un règlement de comptes intergénérationnel ? En effet, Charbonneau, à la fin de son ouvrage, s'attaque à nouveau et de façon plus globale à la génération des années 1920-1930, à son pessimisme et à la façon dont elle s'acharne sur l'inexistence de la littérature canadienne-française :

En vérité, que veut cette jeunesse ? Le sait-elle seulement ? Ne croyez-vous pas qu'elle ait trouvé quelque formule nouvelle. Elle ne crée rien, elle produit peu d'œuvres remarquables : elle démolie [*sic*] et elle nie. À quoi cette négation des valeurs la conduira-t-elle, nous vous le demandons ? À prouver qu'elle a du génie ou à démontrer son insuffisance et son infériorité⁸² ?

Charbonneau défend en fait la primauté de ce qu'il appelle la « génération de 1895 », celle qui a sonné le réveil littéraire au Canada, celle qui a fondé l'École littéraire de Montréal. Il tente d'inscrire ce chapitre dans l'histoire littéraire depuis le premier tome des *Influences françaises au Canada*⁸³. On pourrait même affirmer qu'il se sent menacé par la nouvelle génération et s'acharne à la discréditer :

Pourtant, malgré les avantages certains d'une éducation peut-être plus raffinée, la jeune génération de 1920 à 1930, celle d'aujourd'hui, nous donne-t-elle des œuvres si transcendantes ? S'est-elle distinguée au point qu'elle mériterait qu'on la plaçât bien au-dessus de la première [celle de 1895] ? Ne nous est-il pas permis de poser la question sans arrière pensée [*sic*] et avec toute l'impartialité dont nous ne voudrions jamais nous départir⁸⁴ ?

Voilà le portrait que trace Jean Charbonneau de l'École après 1912. Tout au long des trois cent dix-neuf pages de *L'École littéraire de Montréal*, il ne mentionne jamais les noms de Victor Barbeau, Albert Boisjoly, Roméo Boucher, Alfred Boyer, Berthelot Brunet, Édouard Chauvin, Louis de Francœur, Gaston Gibeau, Claude-Henri Grignon, Henri Letondal, Jean-Aubert Loranger, Roger Maillet, Jean Nolin, Philippe Panneton ou Ubald Paquin, tous admis à l'École entre 1919 et 1924. Les deux derniers membres qu'il évoque sont Léon Lorrain et

82. *Ibid.*, p. 313.

83. Jean Charbonneau, *Des influences françaises au Canada*, *op. cit.* Voir particulièrement p. 48 et suivantes.

84. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, *op. cit.*, p. 307.

Damase Potvin, qui font leur apparition au sein du groupe en 1910. Toute la génération de la troisième phase n'existe pas dans l'histoire de l'École selon l'ouvrage de Charbonneau. Et c'est ce texte qui a été utilisé depuis 1935 comme source principale sur cette institution. Voilà qui suffit à montrer la nécessité de relire cette page de notre histoire littéraire.

Le discours historique concernant l'École littéraire de Montréal est demeuré essentiellement le même depuis l'ouvrage de Paul Wyczynski, en 1961, qui utilisait comme source première l'histoire de Jean Charbonneau. Ainsi, depuis 1935, des lieux communs se propagent sur l'École d'historien en historien, alors que la seule étude réelle sur cette association tient en vingt-cinq pages. Nous avons abordé dans cet article quatre de ces lieux communs qui nous apparaissent fondamentaux au sein d'un questionnement de l'histoire de l'École. Que ce soit dans ses origines « tavernesques », dans le triomphe de Nelligan, dans son tournant régionaliste vers 1909 ou dans l'occultation de sa troisième phase d'activité dans les années 1920, l'École littéraire de Montréal est surtout connue à travers ses mythes.

Au-delà de la simple déconstruction de l'histoire, encore faut-il pouvoir reconstruire à partir de nouvelles données. En ce sens, nous sommes conscients des limites de cet article. Nous nous proposons de soulever certaines questions afin de susciter chez le lecteur une prise de conscience quant à la connaissance toute relative que l'histoire littéraire conserve de l'École. Les réponses à toutes ces questions se révèlent complexes et évasives. Les recherches que nous menons au sein du projet « Les réseaux et les cercles littéraires au Québec », en particulier celles de François Couture, dans le cadre de sa thèse de doctorat sur *L'École littéraire de Montréal à travers ses réseaux associatifs (1895-1935)*, nous permettront d'apporter une partie de ces solutions.